DANS LES PAS D'UN HOMME AU DESTIN BRISÉ

par Jean DELZARS

Henri Alban FOURNIER, ce nom-là vous dit-il quelque chose ? Sans doute pas. Et si l'on vous dit ALAIN-FOURNIER... ? Mais c'est bien sûr ! Le Grand Meaulnes, l'auteur de ce roman mythique de l'adolescence, je connais.

Eh bien, c'est lui que nous allons évoquer en relatant un épisode de sa courte vie qui a eu pour cadre notre cité et sa région et que bien peu de Saint-Antoninois sans doute connaissent.

En ce printemps 1913, ALAIN-FOURNIER – c'est sous son pseudonyme littéraire que par commodité nous le nommerons – a 27 ans ; bien sûr, il ignore qu'il vit son avant-dernier printemps et que dans moins de dix-huit mois, son destin sera brisé par la tuerie que fut la Grande Guerre. Mais auparavant remontons le temps...

Né en 1886, fils d'un couple d'instituteurs qui enseignent aux confins du Berry et du Bourbonnais, lui, l'enfant du cœur de la France veut d'abord être officier de marine ; las, après seize mois de scolarité au lycée de Brest entre septembre 1901 et noël 1902, il y renonce. Alors commence une scolarité cahotique, ponctuée de fugues, qui le mènera néanmoins au baccalauréat en 1903 puis au lycée Lakanal, en classe de khâgne pour préparer Normale Supérieure. Il a pour condisciple Jacques RIVIERE qui deviendra secrétaire de la Nouvelle Revue Française et son beau-frère en épousant sa sœur Isabelle. Il échouera au concours d'entrée, préoccupé davantage par la littérature ; ami intime de Charles PEGUY, de Marguerite AUDOUX, il est un familier de Paul CLAUDEL et d'André GIDE.

Mais le 2 octobre 1907, ALAIN-FOURNIER doit abandonner la vie civile pour découvrir *« l'inutilité obligatoire incessante »* de la vie de caserne. Il est affecté au 23e régiment de dragons, puis au 104e régiment d'infanterie cantonné à la caserne des Invalides à Paris. Caporal au printemps 1908, il est, en octobre, élève au peloton des officiers de réserve. Avec ses galons de sous-lieutenant, ALAIN-FOURNIER part pour Mirande, dans le Gers, en avril 1909 où il va achever son service au 88e régiment d'infanterie. Il a *« horreur de ce métier »* et prend la résolution de ne jamais, sous son commandement, faire endurer aux hommes *« des humiliations qu'il est d'usage de leur faire subir »*. Enfin, le 25 septembre 1909, il est libéré : *« Ah ! Sortir de là ; deux ans ! Sept cent quarante jours ! Quelle horreur !...»* s'exclame-t-il.

De retour à la vie civile, il se lance dans le journalisme, publie des chroniques. Hélas ! Moins de deux ans après sa libération, le voilà de nouveau à Mirande pour une période militaire de vingt-quatre jours. Il y arrive le 26 août 1911 et n'en repartira que le 18 septembre après de difficiles manœuvres du 7 au 16, de longues marches sous une chaleur étouffante. *« On ne me foutra donc pas la paix, à la fin ! Depuis cinq ans que ça dure ! »* enrage-t-il. Il n'a que faire de la tension internationale qui monte et qui pousse les gouvernements à maintenir l'opinion publique et l'armée sous pression. Peu lui chaut qu'en cette même année, en mai, au moment où la France intervient militairement au Maroc en occupant Fez, outrepassant ainsi les limites fixées par l'acte d'Algésiras, les Allemands envoient un navire de guerre mouiller devant le port d'Agadir. Heureusement, l'affrontement est évité de peu. Ce qui occupe l'esprit d'ALAIN-FOURNIER, c'est le roman qu'il a entrepris, ce sont les aventures d'Augustin Meaulnes et d'Yvonne de Galais... En janvier 1913, le manuscrit est achevé, recopié. Reste à trouver un éditeur.

Mais décidément ALAIN-FOURNIER vit une époque maudite. Qui peut s'intéresser à la littérature quand les Balkans sont une poudrière prête à exploser à tout moment. En octobre 1912 éclate entre l'empire ottoman et ses voisins serbes, bulgares, roumains et grecs un conflit qui ne s'achèvera que le 30 mai 1913 par la signature à Londres de préliminaires de paix. Et que dire de ce dépôt, le 6 mars 1913, devant la Chambre des Députés, du projet de loi rétablissant le service militaire de trois ans – au lieu de deux ans – auquel le conseil supérieur de la guerre s'est déclaré favorable à l'unanimité deux jours plus tôt. Que peut contre ces *« pousse-à-la-*

guerre », la publication dans l'Humanité de Jean JAURES, le 13 mars, d'une pétition de quelques deux cents intellectuels dont Anatole FRANCE et ALAIN *« contre la loi des trois ans ! »*.

Et c'est reparti pour une nouvelle période militaire ! Le samedi 12 avril 1913, le voilà de nouveau à Mirande. Le lundi 14, vers minuit, le 88ème régiment d'infanterie prend le train pour... le Tarn-et-Garonne, Montauban d'abord puis Saint-Antonin. *« Je suis arrivé après une abominable nuit de chemin de fer »*, écrit-il. On peut imaginer ce qu'a pu être le trajet dans ces célèbres wagons d'une autre époque, marqués *« huit chevaux, quarante hommes »* jusqu'à la gare de Villebourbon puis celle de Villenouvelle, enfin celle de notre cité par la voie remontant la vallée de l'Aveyron, aujourd'hui devenue la départementale 115.

Le reste du voyage s'effectue à pied. La troupe, vestes bleues, pantalons rouges, lourds paquetages, quitte la gare par l'allée de platanes, franchit le pont, emprunte les boulevards qui bordent la ville et en suivant la Bonnette, au pas de route, atteint Caylus le mardi 15 avril en fin de journée après *« une*

17 avril 1913

Voici mon cher Péguy la fine quatrième section et son chef arrivant ici par la route à Caylus. Cherchez le sabre du chef de section.

Je vous serre affectueusement la main.

ALAIN-FOURNIER

pénible journée de marche ». Une photo signée DEJEAN et VAISSIE représente le sous-lieutenant FOURNIER, au fond, à droite, marchant dans cette vallée de la Bonnette, auprès de « la fine 4e section » tandis qu'un sergent au premier plan porte sous le bras gauche le sabre du chef de section. Ce cliché, tiré sur carte postale, il l'adresse à (son) « *cher PEGUY* » à qui il « *serre affectueusement la main* ».

Mais le cantonnement se trouve encore à cinq ou six kilomètres de là, à Lacapelle-Livron « *où je dois vivre douze jours* ». *C'est affreux. C'est ce que le Grand Meaulnes appelle un vieux pigeonnier plein de hiboux et de courants d'air. Ce sont quatre ou cinq maisons faites de pierres plates posées sans mortier, les unes sur les autres. Ma chambre donne sur une place en triangle, de deux ou trois mètres carrés, fermée par les murs des autres maisons posées de travers, comme en Espagne ou au théâtre* ». « *Il fait froid* », écrit-il le mercredi 16 à sa sœur Isabelle. Quelle description sans complaisance de Lacapelle, « *un espèce de misérable village du moyen-âge* », ajoute-t-il !

S'il voit le décor qui l'entoure sans doute plus noir qu'il n'est, à l'image de cette mi-avril, c'est que son esprit est occupé par le manuscrit du Grand Meaulnes. Il préfèrerait être à Paris, auprès de son œuvre qui n'a toujours pas trouvé d'éditeur. ALAIN-FOURNIER charge Jacques RIVIERE de mener des négociations, sans pouvoir y participer d'où son amertume et sa frustration, tandis que l'ami fidèle, Charles PEGUY, s'entremet discrètement mais vainement pour lui faire décrocher le prix Goncourt.

A quelques six cents kilomètres de la capitale, sous l'uniforme et sous la pluie, ALAIN-FOURNIER n'a même pas le temps d'ouvrir un livre. Il trouve quelques consolations dans les marches. « *Ces départs de la nuit comme ceux du lever du jour me donnent une émotion très mytérieuse. Il semble à ces heures-là que quelque chose d'inconnu, je ne sais quel monde mystique devient sensible au cœur* ».

La pluie, le mauvais temps vont durer plus d'une semaine mais le vendredi 25 avril, retour du soleil et manœuvres achevées : « *depuis deux jours qu'il fait beau, je me suis un peu attaché à ce pays* », écrit-il à ses parents. Lacapelle « *débarrassé des soldats* » a beaucoup plus de charme aux yeux d'ALAIN-FOURNIER que lors de son arrivée. « *Dimanche matin* – il s'agit du 27 avril –, *je suis allé à bicyclette vers une exquise petite chapelle XVe qui domine tout un ravin immense et une immense vallée bleue. Il faisait beau* », écrit-il à ses parents. Un lecteur attentif aura reconnu

Notre-Dame des Grâces qui domine la vallée de la Bonnette que, bien qu'impressionnante, ALAIN-FOURNIER voit plus *« immense »* qu'elle ne l'est.

De retour à Lacapelle, avec six autres officiers du 88e, ALAIN-FOURNIER participe à un repas dominical auquel sont invités « **des officiers des villages voisins** ». Ces repas pris *« dans la cuisine basse, derrière la porte à volets de bois »* lui pèsent. Les médiocres conversations de ces officiers l'ennuient. Heureusement qu'est présent le lieutenant *« chef de ce cantonnement et faisant fonction de capitaine. J'ai trouvé pour la première fois un officier vraiment sympathique* (...) *Un grand type maigre, fin, remarié, avec qui je me suis, par instants, follement amusé : il revient du Maroc d'où l'a chassé la dysenterie »*, écrit-il à ses parents.

Après le repas, en compagnie de trois autres *« galonnés »*, promenade à bicyclette dans la vallée de la Bonnette entre Lacapelle et Saint-Antonin. *« Hier à la fin de l'après-midi, nous avons été (sic) jusqu'à Saint-Pierre de Livron, en suivant la vallée. C'est un joli village où il y a des grottes, des auberges... Une chapelle entre les bois et les eaux vives. Nous avons bu de la limonade auprès de la chapelle, dans ce site assez étrange. Et c'est là que nous avons vu un aubergiste très certainement échappé d'un roman de Dickens... Un petit homme chauve, édenté, droit comme un piquet.*

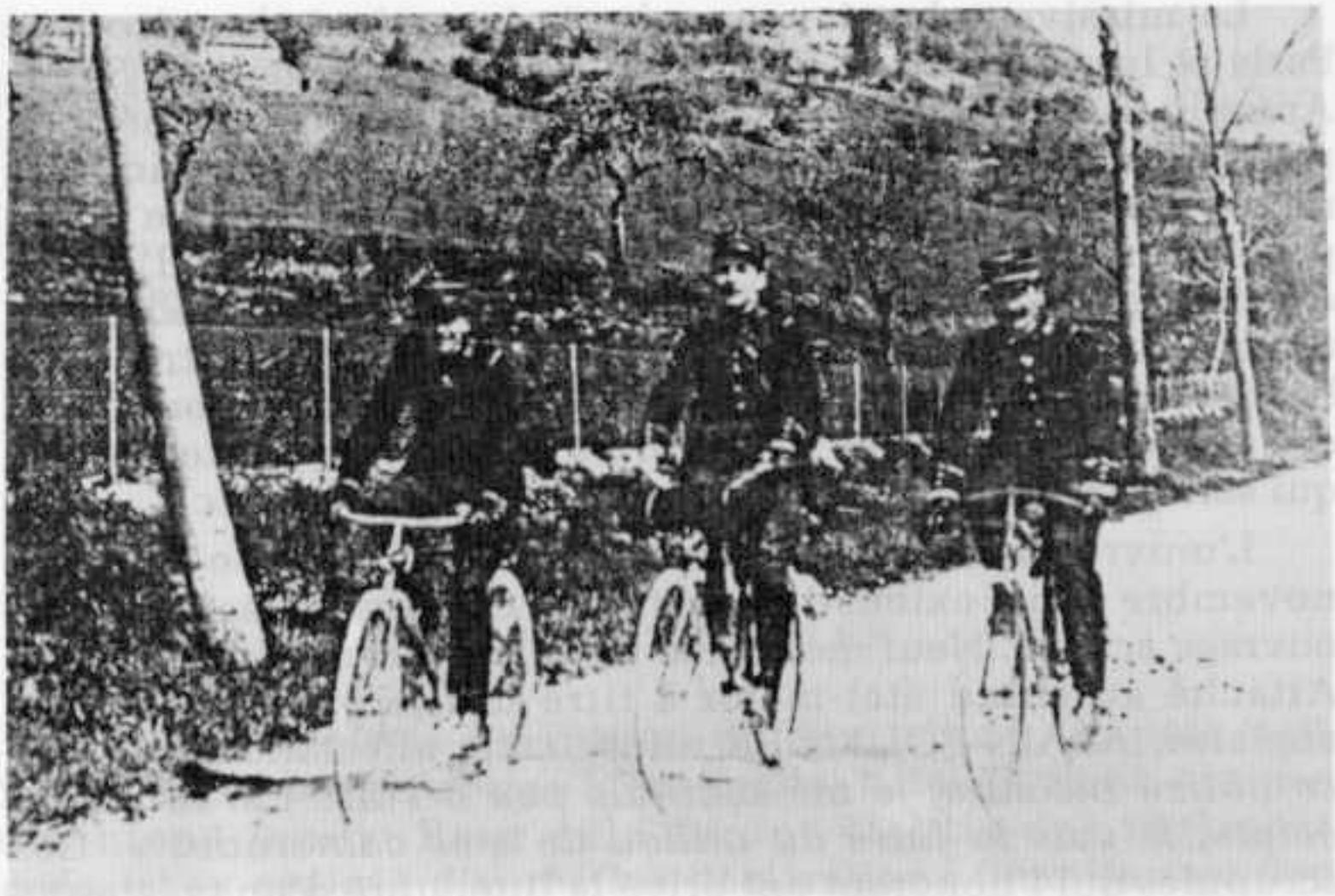
– Messieurs, a-t-il dit, nous distribuant prestement des chaises devant sa maison, j'ai bien l'honneur de vous recevoir ».

Les habitants de la région paraissent bien singuliers au parisien qu'est ALAIN-FOURNIER. Il rencontre dans cet aubergiste l'incarnation d'un personnage virtuel semblable à ceux que lui-même crée dans ses propres romans. Après des jours de mélancolie, il se divertit de la rencontre avec ce cabaretier déférent qui lui inspire un intérêt amusé. Il n'en va pas de même pour sa logeuse de Lacapelle.

Le lundi 28 avril, ALAIN-FOURNIER est debout *« depuis trois heures du matin »* pour assister au départ du régiment. A cinq heures et demie *« tout est clos et tout dort dans le village »*. Il en profite pour écrire à sa mère juste avant de quitter Lacapelle ; *« ma cantine est partie dans le fourgon à bagages »* : le voilà démuni de linge de toilette. Il avoue avec une certaine répulsion : *« j'ai dû me contenter de ces deux torchons salis et entamés que la misérable* – c'est ainsi qu'il qualifie sans complaisance sa logeuse – *a sorti d'un tiroir. Je l'entends en ce moment dans la chambre à côté qui peigne sa fille en parlant patois »*.

ALAIN-FOURNIER est le deuxième à partir de la gauche.
Au centre, le lieutenant « sympathique ».

Le cuistot en blanc s'est joint aux soldats. Deux rangs derrière lui, ALAIN-FOURNIER reconnaissable à son uniforme plus sombre.



Dans la vallée de la Bonnette, ALAIN-FOURNIER avec d'autres cyclistes « galonnés ».

Devant la gare, ALAIN-FOURNIER s'apprête à quitter définitivement Saint-Antonin.

La missive achevée, sans doute impatient de retrouver Paris et la vie civile, il part à son tour pour la gare de Saint-Antonin, à bicyclette, avec trois autres gradés. Un cliché, pris par l'un d'eux qui possède un appareil photographique le représente roulant de front avec ses camarades. Sur une photo prise sur le quai de la gare de Saint-Antonin avec d'autres officiers et des dames chapeautées, il est prêt à s'embarquer tandis que le chef de gare, drapeau en main, contrôle les bagages. Les uns et les autres semblent ignorer superbement que cet officier grand et svelte qu'ils côtoient est l'auteur de ce qui sera l'un des romans les plus marquants de ce siècle.

L'œuvre paraîtra par chapitre dans la NRF de juillet à novembre et in extenso en octobre. Ce sera hélas son seul ouvrage achevé. Neuf mois plus tard, la guerre est imminente. Attaché au grand état-major à titre d'interprète de langue anglaise, ALAIN-FOURNIER refuse cette affectation : « *dans ce milieu inconnu, je me sentirais peu à l'aise ; si la guerre éclate, je vais la faire au milieu de mes camarades* ». Ces scrupules qui l'honorent ont privé la littérature d'un créateur.

Les premiers jours d'août 1914, le voilà de nouveau à Mirande ; début septembre, sa 23e compagnie, dont il est lieutenant en second, est engagée dans la bataille de la Marne. Le 21 septembre, il en prend le commandement. Le lendemain, dans les bois de Saint-Rémy La Calonne au sud de Verdun, entre 16 h. 30 et 17 h., il trouve la mort à 28 ans avec 23 autres compagnons. Les corps placés tête bêche sont inhumés par les Allemands dans une fosse commune qui ne sera découverte qu'en mai 1992. Depuis le 10 novembre de cette même année, l'auteur du Grand Meaulnes repose dans le petit cimetière de Saint-Rémy La Calonne.

De nombreux éléments qui m'ont permis d'écrire cet article sont extraits de l'ouvrage de M. Patrick MARTINAT « ALAIN-FOURNIER » publié par les éditions Bernard ROYER, 8 rue Victor-Letelle, 75020 PARIS dans la collection « Destins inachevés ». Je remercie vivement l'auteur et l'éditeur de leur aimable autorisation et ne saurais trop conseiller ceux qui ont pris plaisir de cet article à se procurer l'ouvrage.

Mes remerciements vont également à Claudie EDOUARD-POCHON qui m'a fait connaître ce livre et sans qui j'aurais ignoré cet épisode de notre vie locale.